Léon Bernier

chercheur à l'INRS - Culture et société

1996

“Jeunesse et sociologie utopique”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Léon Bernier (chercheur à l'INRS - Culture et société)

“Jeunesse et sociologie utopique”.

Léon Bernier, “*Jeunesse et sociologie utopique*”. Un article publié dans l'ouvrage collectif Hommage à Marcel Rioux. Sociologie critique, création artistique et société contemporaine (pp. 173-185). Montréal : Les Éditions Albert Saint-Martin, 1992, 228 pp.

[Autorisation accordée par M. Léon Bernier le 29 septembre 2004]

Courriel : leonlinda@tantien.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 13 décembre 2004 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Léon Bernier
Sociologue, INRS.

“Jeunesse et sociologie utopique”.

Un article publié dans l'ouvrage collectif *Hommage à Marcel Rioux. Sociologie critique, création artistique et société contemporaine* (pp. 173-185). Montréal : Les Éditions Albert Saint-Martin, 1992, 228 pp.

Lorsque Guy Rocher publia en 1973 *Le Québec en mutation*, il ne s'agissait pas d'un essai sur le Québec en devenir, mais d'un recueil de réflexions et d'analyses sur une page déjà tournée.

Ce qu'on perçoit mieux maintenant, c'est qu'à partir de là, tout un pan de la sociologie québécoise s'est trouvé relégué dans l'histoire, pour avoir été partie prenante de l'utopie de la Révolution tranquille. Une partie de cette « sociologie engagée » s'était particulièrement intéressée aux jeunes ou plus spécifiquement à la jeunesse, c'est-à-dire aux dimensions collectives de l'action des jeunes dans le Québec en transformation. Plus qu'un objet d'étude parmi d'autres, la jeunesse fut pour plusieurs sociologues de cette époque un véritable sujet d'inspiration. Revenir sur cette tranche d'histoire de la sociologie des jeunes, c'est aussi évoquer une période assez particulière de la sociologie, telle qu'on la pratiquait alors au Québec mais aussi un peu partout dans le monde.

Cette sociologie de la jeunesse fut moins empirique que théorique, et sa forme d'expression fut surtout l'essai. Parmi ceux qui en ont été les protagonistes, il faut signaler d'abord Marcel Rioux, qui prononça en 1965 à l'Université de Montréal en guise de « leçon inaugurale » (pratique encore en vigueur à l'époque), un remarquable essai théorique intitulé *Jeunesse et société contemporaine*. Le texte fut publié quelques années plus tard alors que les événements semblaient donner raison à leur auteur et confirmer ses thèses concernant l'importance grandissante du rôle politique des jeunes et la prééminence du rapport des générations sur celui des classes sociales dans les sociétés post-industrielles à venir. Voici comment s'exprimait alors Rioux en faisant sienne la définition que Daniel Bell avait donnée de la société post-industrielle :

[La société post-industrielle] c'est une société dans laquelle les affaires (*business*) ne seront plus l'élément prédominant mais où l'activité intellectuelle le sera. Le gros de la société ne sera pas nécessairement composé d'intellectuels, mais le style, l'esprit, les aires de conflit et d'avancement vont se concentrer largement dans les carrières intellectuelles. Les institutions les plus importantes de la société seront une vaste conglomération d'universitaires, d'instituts et de corporations de recherche. [...]

Le deuxième grand trait distinctif de notre époque, c'est que le changement est le bienvenu et que nous essayerons d'en contrôler le rythme et la direction. [...]

Dans un tel type de société dans lequel l'humanité s'engage, quels sont les groupes qui nous apparaissent comme les plus dynamiques, quels sont les groupes qui incarnent les conflits les plus profonds de la société, quels sont les groupes qui, par leur action, vont faire changer la société et qui ont déjà commencé de la faire changer ? [...]

L'hypothèse que je veux défendre, c'est qu'à notre époque, en prolongement de la polarisation paysan/urbain et bourgeoisie/prolétariat, la polarisation jeunes/adultes me semble la plus significative. Ce qu'on a depuis longtemps appelé le conflit des générations me semble prendre à notre époque une importance capitale. (Rioux, 1965: 16-18.)

On aura remarqué que dans ce passage, Rioux ne fait pas référence directement et spécifiquement à la société québécoise. Dans le reste de l'essai non plus, sauf exception. Cela ne tient pas seulement au fait qu'il s'agit d'un essai théorique, mais que la perspective adoptée est carrément celle du changement et que le regard y est essentiellement tourné vers l'avenir. Ce qui frappe en effet, peut-être le plus aujourd'hui lorsqu'on relit ce texte et d'autres de cette époque, c'est qu'il est écrit et surtout pensé au futur. La sociologie qu'on y propose est une sociologie des possibles ¹, une sociologie ayant pour objet une société non (encore) inscrite dans l'histoire, une sociologie sur et pour un Québec imaginaire.

Réancrés dans l'empirisme comme on l'est en ces années-ci, on a un peu de mal à se resituer par rapport à cette sociologie utopique des années 60, au creuset de laquelle les sociologues de ma génération ont pourtant tous plus ou moins baigné durant leurs années de formation. Il suffirait d'évoquer la gigantesque et audacieuse expérience du Bureau d'Aménagement de l'Est du Québec (BAEQ) pour se rappeler à quel point la pensée utopique était alors au cœur et non à la marge de la réflexion sociologique et de ce que l'on appelait à l'époque l'animation sociale ². Faire de la sociologie et participer à l'entreprise collective de changement social dans laquelle nous avions conscience que le Québec était engagé était tout un. L'idée d'étudier le Québec était alors subordonnée à quelque chose d'à la fois plus simple et plus fondamental, qui était de suivre au jour le jour, et dans ses multiples manifestations individuelles et collectives, l'émergence d'un nouveau projet de société.

¹ Arrivant quelque 10 ans plus tard dans un tout autre contexte socio-historique et intellectuel, la fondation de la revue *Possibles* par un groupe d'intellectuels montréalais regroupés autour de Marcel Rioux me paraît avoir traduit une volonté de réanimer un peu artificiellement la posture utopique qui avait été si naturelle en son temps.

² Les sociologues qui ont travaillé au BAEQ ont quelques années de plus que moi. Ils étaient en maîtrise ou en fin de baccalauréat au moment où je suis entré en sociologie. Dans tous les cours, il n'était question que de cette expérience, dont nous avions la chance de pouvoir tous les jours côtoyer les héros.

C'est à la faveur de cette jonction de l'analyse sociologique et de l'action sociale, que bon nombre de diplômés de sciences humaines ont rejoint alors les rangs de la fonction publique, à une époque où l'occupation d'un poste au sein des services naissants de planification et de recherche au ministère de l'Éducation, à l'Office de planification et de développement du Québec ou, quelques années plus tard, au ministère des Affaires sociales, avait quelque chose du geste militant et socialement responsable et pouvait comporter autant d'attrait, sinon plus, que l'enseignement et la recherche universitaires, jugés souvent trop à distance de l'histoire en train de se faire.

Alors même que des sociologues ont choisi à ce moment de servir l'État pour être plus directement en prise avec les changements en cours, d'autres, comme Rioux, ayant d'emblée une approche dynamique du social, se sont intéressés aux jeunes comme à une catégorie à l'avant-garde du changement ³.

La contribution de Rioux à la sociologie des jeunes n'est pas séparable de l'attribution d'un statut d'« acteur » ou de « sujet historique » à la catégorie des jeunes, ce qui revenait à conférer à la jeunesse un poids et une dimension théoriques correspondant à ceux que l'analyse marxiste réservait en exclusivité à la classe sociale ⁴. Ce faisant, la jeunesse, comme groupement théorique-ment défini, pouvait se voir reconnaître une fonction socio-historique débordant les conduites et les manifestations concrètes et quotidiennes des individus appartenant à la classe d'âge correspondante. Dans cette perspective, l'analyse des phénomènes concernant les jeunes n'était en outre pas tant axée vers la connaissance de cette catégorie sociale elle-même que vers une compréhension des transformations de la société globale, telles qu'on croyait pouvoir en mieux déceler les orientations à travers les conduites et surtout la vision du monde et d'eux-mêmes des jeunes.

L'enquête « Les nouveaux citoyens » (1965), que Rioux et Sévigny réalisèrent à l'époque pour le compte de la Société Radio-Canada auprès d'un échantillon de 800 jeunes de 18 à 21 ans venant de Montréal et des différentes régions du Québec, est assez révélatrice à cet égard. Le contexte radiophoni-

³ Rappelons quelques titres montrant bien l'équation qu'on faisait à l'époque spontanément entre jeunesse et changement: Marcel Rioux, « Force de frappe: la jeunesse du Québec », *Maintenant*, 1966, no 55-56, pp. 232-235; Gérard Marier, « Les jeunes sont-ils à l'avant-garde du progrès de notre société ? », *Prospectives*, vol. 3, no 1, fév. 1967, pp. 8-9; Jules Duchastel, *Socio-dynamique de la culture jeune*, mémoire de maîtrise (sociologie), Université de Montréal, 1969.

⁴ Le rapprochement théorique que Rioux a établi entre la jeunesse comme catégorie sociale historique et la classe sociale correspond d'assez près à la définition que Mannheim a donnée de la génération; « L'appartenance à la même classe et l'appartenance à la même génération ou groupe d'âge ont ceci en commun que les deux reposent sur le fait pour les individus de vivre dans un certain cadre social et historique qui délimite un champ particulier d'expériences pouvant influencer leurs visions du monde et leurs prédispositions à l'action. » (K. Mannheim, 1952: 291, traduction libre.)

que de l'enquête soulignait d'emblée la reconnaissance non seulement sociologique, mais sociale, d'une présence désormais significative des jeunes sur la scène socio-politique. L'avant-propos du réalisateur André Langevin soulignait par ailleurs clairement le sens et la portée du projet:

« Les nouveaux citoyens », ce fut d'abord et surtout une série de 39 émissions de radio au cours desquelles des jeunes gens, âgés de 18 à 21 ans, qui venaient d'obtenir le droit de vote, se sont exprimés en toute liberté sur l'univers de leurs aînés et sur le leur. Notre but premier était de faire entendre la voix de cette nouvelle force politique.

Concernant les résultats de cette enquête et ce qu'ils permettaient de révéler sur l'état effectif des rapports entre les générations, Rioux devait apporter plus tard la précision suivante:

Les jeunes interrogés avaient l'impression d'être différents de leurs parents et de leurs aînés [...] Toutefois, quand nous en vîmes à détailler ces différences, nous nous rendîmes compte qu'elles ne sont pas aussi nombreuses ni aussi profondes que les sentiments de brisure qu'ils expriment le laisseraient supposer [...] On se rend vite compte que les parents finissent par changer avec leurs enfants et que, de discussion en discussion, c'est le point de vue des adolescents qui finit par l'emporter. On peut en inférer que la jeunesse constitue un pôle d'entraînement vers le changement et que la population adulte du Québec est peut-être plus perméable au changement que celle d'autres sociétés industrielles, installées dans le siècle depuis longtemps et qui, d'avantage que le Québec, ont partie liée avec ce type de société et les valeurs qu'il charroie [...] Comme la société globale est elle-même très malléable, le conflit des générations y sera peut-être moins aigu qu'ailleurs. (Rioux, 1969: 46 et 49.)

Dans ce commentaire, imprégné des nuances que ne peut manquer d'engendrer une appréhension non plus seulement théorique, mais empirique de la réalité, Rioux faisait donc remarquer que l'importance du rôle historique des jeunes, au Québec, ne se traduirait pas forcément par un conflit de générations, dans la mesure même où les générations adultes pourraient être disposées, sans trop de résistance, à emboîter le pas derrière les jeunes. Bref, l'importance du rôle des jeunes, pour Rioux, tenait non pas tellement à la radicalité d'une culture spécifique à ce groupe d'âge qu'à la capacité des jeunes à exprimer et à mettre de l'avant des orientations aux valeurs qui, tout en faisant rupture avec le passé, étaient susceptibles de provoquer des résonances et des adhésions dans toutes les classes d'âge ⁵.

⁵ Empruntant à Lapassade (1963) le concept biologique de « néoténie » qui « exprime un phénomène de retardement ou de persistance des caractères foetaux ou juvéniles d'une forme ancestrale au stade adulte des descendants », Rioux (1969 : 34-35) y voyait le fondement théorique d'une nouvelle normativité sociale dont les jeunes constitueraient désormais le modèle : « A moins que l'adulte ne devienne adolescent, il pourra difficilement survivre dans le monde de demain. [...] Il semble que l'adulte de demain devra conserver certains caractères juvéniles - qui sont en somme, les mêmes qui ont fait que l'homme a pris la tête de l'évolution; retardement, plasticité, disponibilité - pour suivre l'évolution technologique et ses effets » (p. 37). Quelques années plus tard, Denis Szabo devait aussi reprendre à son compte cette notion de néoténie à l'intérieur d'un ouvrage réflexif sur

Cette double dimension de rupture et de continuité dans l'action socio-historique des jeunes, avec la dualité correspondante d'une définition de la jeunesse comme groupement à la fois autonome et hétéronome, on la trouve également chez un autre des principaux essayistes de la question des jeunes à cette époque, Jacques Lazure, dont les perceptions du rôle de la jeunesse étaient on ne peut plus explicites:

Parler de simples transformations au caractère plus ou moins transitoire et superficiel, utiliser à ce sujet uniquement les concepts de réforme ou d'évolution, ne serait pas suffisant. Il s'agit bel et bien d'une révolution, au sens le plus authentique du terme [...] La suite de cet ouvrage tentera [...] de montrer la continuité profonde de la révolution des jeunes avec les aspirations les plus fondamentales et les plus stables du Québec. (Lazure, 1970: 9-10.)

La jeunesse du Québec en révolution (1970), l'ouvrage d'où provient cet extrait, fut publié en 1970, suivi deux ans plus tard d'un autre essai au titre pareillement suggestif, *L'association des jeunes Québécois* (1972). Même s'ils sont postérieurs de quelques années aux travaux de Rioux sur les jeunes, ces ouvrages en partagent néanmoins plusieurs traits caractéristiques. Il s'agit d'essais théoriques qui abordent la jeunesse comme totalité (et non les jeunes dans leur pluralité et leur diversité) et l'envisagent dans son rôle d'agent historique de changement social.

Cependant, plus que chez Rioux, la jeunesse, chez Lazure, est prise véritablement comme objet principal d'analyse, et étudiée dans ses caractéristiques internes autant que dans son rôle social et sa dimension historique. Par la suite, Lazure restera d'ailleurs fidèle à son objet et continuera d'étudier les jeunes, même dans les périodes où leur rôle historique sera devenu moins évident, alors que Rioux, lui-même fidèle à sa propre problématique, se sera mis alors à la recherche d'autres protagonistes et d'autres formes de « pratiques émancipatoires ».

Si l'essai de Rioux était écrit au futur et préfigurait en quelque sorte les événements de la fin des années 60, ceux précités de Lazure étaient plutôt écrits au présent et inscrits au cœur même d'une effervescence qu'ils tentaient en quelque sorte de saisir au vif. Ils restaient, en cela, fondamentalement optimistes, totalement ouverts sur l'avenir, et par là, tout à fait exemplaires de leur époque.

Dans *La jeunesse du Québec en révolution*⁶, la dimension la plus symptomatique du mode de construction théorique, à travers lequel on tentait alors

« les causes socio-culturelles de l'inadaptation juvénile » ; voir Denis Szabo, Denis Gagné et Alice Parizeau (1972).

⁶ L'expression « jeunesse en révolution » faisait à l'époque partie du vocabulaire des jeunes eux-mêmes. Je ne dirais pas cependant qu'elle faisait partie du vocabulaire courant, mais bien d'un vocabulaire de combat, dans une « révolution » ayant comme principale carac-

d'appréhender la réalité des jeunes, est le recours analogique à la topique freudienne pour décrire « l'être collectif de la jeunesse » :

Cette révolution de la jeunesse est à la fois une et triple. Elle se manifeste surtout dans les domaines socio-politique, scolaire et sexuel. Dans sa diversité, elle se présente toutefois comme les simples facettes d'un mouvement révolutionnaire empoignant tout l'être collectif de la jeunesse et l'affectant dans toutes ses dimensions. La révolution socio-politique transforme radicalement le sur-moi des jeunes. La révolution scolaire bouleverse leur moi. La révolution sexuelle fait exploser les forces de leur ça. En définitive, elle concerne tout l'être de la jeunesse, de son inconscient le plus ténébreux jusqu'à ses idéaux les plus nobles, en passant par sa conscience la plus éveillée. (Lazure, 1970 : 10-11.)

Alors que Rioux avait trouvé dans la théorie marxiste des classes (et dans son extension par Mannheim à l'étude sociologique des générations) un modèle permettant de conceptualiser la jeunesse comme totalité agissante, Lazure faisait appel à un autre concept faisant référence à une unité complexe et dynamique, celui de la psyché humaine. En deça du rôle d'acteur historique que Rioux lui attribuait, la jeunesse se voyait ainsi reconnaître le statut et les attributs de la personnalité.

Il faut essayer de comprendre le sens de cette construction. Il est bien évident d'abord que Lazure n'avait pas la naïveté de croire à une totale uniformité culturelle des jeunes. L'unité qu'il postulait chez les jeunes, était une unité théorique et non pas empirique. Elle concernait la jeunesse et non pas les jeunes. Deuxièmement, ce que Lazure cherchait à « personnifier » à travers le concept de jeunesse n'était pas réductible aux caractéristiques distinctives d'une classe d'âge et ne correspondait pas, par exemple, à une notion comme celle de culture adolescente. Cela concernait un processus de transformation psychosocial qui n'était pas perçu comme transitoire, mais durable. Par rapport à Rioux, il y avait également un déplacement de perspective et d'intention. Il s'agissait moins de montrer les jeunes comme les agents producteurs d'un changement social externe que d'identifier chez les jeunes eux-mêmes, « dans leur être », les signes culturels du changement social. Sans qu'il y soit fait explicitement mention, on trouvait donc là une application à la sociologie des jeunes du couple théorique culture et personnalité, où la jeunesse, en tant que culture propre au sein d'un Québec en voie de transformation rapide, se

téristique d'être verbale. Je me souviens d'avoir participé durant les années 60 à un congrès de l'Association générale des étudiants de l'Université Laval (AGEUL) dont le thème était quelque chose comme « La jeunesse étudiante en révolution ». Invité comme conférencier vedette à ce congrès, Gérard Fortin avait quelque peu refroidi les esprits en lançant aux participants que ce qu'ils avaient de plus révolutionnaire à faire était d'étudier et de s'efforcer d'acquérir une compétence en vue de pouvoir éventuellement apporter leur contribution efficace à l'entreprise collective de développement social dans lequel le Québec était engagé.

trouvait définie en quelque sorte comme groupement porteur d'une nouvelle personnalité de base ⁷.

Au moment où il écrivait *La jeunesse du Québec en révolution*, Lazure croyait, tout comme Margaret Mead (1971), que la culture nouvelle incarnée selon lui par les jeunes était « préfigurative ⁸ » de l'avenir et appelée éventuellement à devenir une norme culturelle pour la société globale. Réunissant une volonté d'indépendance politique et d'émancipation sexuelle, un désir de participation sociale et d'accomplissement de soi, la culture des jeunes lui paraissait devoir s'imposer à l'évidence.

Dans *L'asociété des jeunes Québécois*, cette hypothèse d'une éventuelle généralisation sociale de la culture des jeunes s'était cependant déjà singulièrement estompée. Les façons de penser et de se comporter des jeunes retrouvaient soudain un statut de « marginalité » ; au lieu de faire figure de nouvelle culture dominante, elles se voyaient assigner une fonction d'opposition et de critique, résumée par le recours à la notion de contre-culture. À la vision utopique de la société post-industrielle se substituait, parallèlement, l'image d'un présent déjà fortement engagé sur la voie de la technocratie ⁹. De la diachronie, on revenait à la synchronie et la sociologie des jeunes, sans abandonner totalement les thématiques qui venaient d'en marquer les récents développements, on délaissait momentanément la perspective historique pour s'insérer dans une problématique des appareils et des organisations. L'ancrage institutionnel privilégié pour l'étude des jeunes devenait l'école et, sous l'angle de la condition étudiante, la jeunesse perdait son aspect idyllique pour prendre la forme d'une expérience sociale de la dualité:

Une [...] situation radicale de marginalité se conçoit très bien même à l'intérieur du système scolaire, et il n'est pas du tout nécessaire qu'elle s'extériorise en démonstrations violentes, en occupations de locaux, en mouvements organisés de contestation

⁷ Cette perspective est également présente dans la thèse « rogérienne » de Robert Sévigny, *L'expérience religieuse chez les jeunes* (1971): « Au Canada français comme ailleurs, souligne l'auteur dans son avant-propos, les jeunes expriment tour à tour le mythe de l'homme de demain et la réalité de l'homme d'aujourd'hui [...] Mon choix de la théorie rogérienne comme cadre d'analyse de l'expérience religieuse s'appuie également sur l'espoir d'y retrouver une description valide de l'homme d'ici et d'aujourd'hui [...] Or, les jeunes adultes sont probablement ceux qui incarnent le mieux la psychologie de l'homme contemporain. » (pp. XIII-XIX.)

⁸ « Aucun adulte d'aujourd'hui ne sait de notre monde ce qu'en savent les enfants qui y sont nés au cours des vingt dernières années [...] Je crois que nous sommes en train de produire un nouveau type de culture, une culture qui, dans son style, s'écarte autant des cultures cofiguratives que l'institutionnalisation de la cofiguration [...] s'écartait du style post-figuratif. Ce nouveau style, je l'appelle préfiguratif, car dans cette nouvelle culture ce sera l'enfant, et non plus les parents et les grands-parents, qui représentera l'avenir. » (Mead, 1971 : 124, 136-137.)

⁹ Théodore Roszak, théoricien le plus célèbre de la contre-culture, donnait de la technocratie la définition suivante (traduction libre) : « Par technocratie, j'entends cette forme sociale dans laquelle une société industrielle atteint son plus haut niveau d'intégration organisationnelle. » (Roszak, 1969: 5.)

étudiante. Au contraire [...] une de ses manifestations les plus recherchées consiste précisément dans cet état chronique d'antipathie sourde ou d'indifférence passive vis-à-vis de la réalité du système scolaire. On y vit par nécessité, non par intérêt, et en poursuivant en dehors de lui les véritables expériences d'éducation et d'épanouissement de sa personne. (Lazure, 1972 : 72.)

Lazure attribuait donc toujours à la culture des jeunes une dimension « révolutionnaire » latente, propre à constituer les bases permanentes d'une critique sociale. Ce à quoi il semblait ne plus croire cependant, c'était à l'éventualité que la culture des jeunes puisse donner lieu à une véritable société des jeunes.

Il rejoignait, sur ce plan, le point de vue qu'exprimait Guy Rocher, à peu près au même moment, point de vue dont on peut plus pleinement mesurer aujourd'hui la perspicacité et la clairvoyance :

On parle beaucoup ces années-ci du rôle des jeunes dans le monde contemporain. On leur attribue, non sans raison, une importance considérable dans les changements en cours et dans l'esprit des temps présents [...] La question qui reste cependant toujours sans réponse est la suivante : sommes-nous entrés dans un nouveau type de civilisation où les jeunes occuperont désormais une place et une fonction importante dans la dynamique sociale, ou bien le rôle qu'a joué récemment la jeunesse n'est-il qu'un événement de transition dont il ne faut pas s'attendre à ce qu'il se reproduise ?

Pour ma part, je suis loin d'être assuré que le rôle qu'a joué la jeunesse et qu'elle joue de moins en moins, soit le fait d'une nouvelle civilisation. Je suis plutôt porté à croire que nous avons eu le défi et la joie de vivre un état de grâce fugitif, qui est déjà à son déclin. Depuis quelques années, la société occidentale, et plus particulièrement nord-américaine, a été dominée par un esprit d'adolescence et de jeunesse. Beaucoup d'adultes ont réappris à voir le monde et à juger des hommes et des choses dans une sorte de jeunesse retrouvée, riche de perspectives nouvelles et d'horizons renouvelés [...] Au total, le monde des adultes a subi une cure de rajeunissement, de gré ou de force, autant dans ses idées que dans ses vêtements et ses goûts. Mais dans quelques années, peut-être guère plus de cinq ans, la société québécoise comme la société nord-américaine n'aura plus que très peu de jeunes. La régression du nombre absolu et proportionnel des jeunes dans la société de demain se fera sentir d'une manière d'autant plus brutale que le nombre d'adultes de vingt à quarante ans sera alors disproportionné.

On voit déjà poindre le règne des adultes, succédant à celui des jeunes. L'élan des dernières années, dont nous étions en partie redevable aux jeunes, aux questions directes et sans fard qu'ils posaient et à leurs contestations souvent dures et sans indulgence, est déjà trop tôt retombé. On peut craindre qu'il ne survive pas dans la société de demain, dominée massivement par une génération trop nombreuse d'adultes pleins d'énergie, impatientes d'agir et d'exercer le pouvoir. (Rocher, 1973 : 72-74.)

Pour Rocher, les jeunes avaient donc joué un rôle central dans la phase d'évolution des sociétés occidentales ¹⁰ qui venait de s'écouler, un rôle dont

¹⁰ On peut signaler en passant que Rocher ne faisait pas de distinctions d'espèce entre la révolution culturelle de la jeunesse occidentale et celle de la Chine de Mao : « [...] la no-

les résultats seraient durables, puisque désormais imprimés dans le style de vie des différentes générations, mais un rôle en lui-même transitoire et lié à une conjoncture à la fois démographique et historique dont le Québec semblait déjà sorti. D'une part les jeunes des années 60 oublieraient, selon lui, rapidement leur crédo contestataire pour se préoccuper davantage de leur bien-être matériel et de leur réussite sociale :

J'appréhende une société où la note dominante sera donnée par une majorité d'adultes âpres aux gains, avides de biens matériels et de pouvoir, s'entredéchirant dans la lutte et la concurrence. La majorité de ceux qui auront conservé l'idéalisme de la jeunesse aura beaucoup de peine à se faire entendre et surtout à faire accepter l'esprit de réforme et de justice qu'ils continueront à représenter. (Rocher, 1973 : 75.)

D'autre part, les nouvelles générations de jeunes se verraient très tôt confrontées à des conditions d'entrée dans la vie extrêmement compétitives et peu propices aux considérations utopiques ¹¹ :

Ce qui est grave, c'est que les jeunes d'aujourd'hui subissent déjà les méfaits d'une dure compétition dans le milieu scolaire, où ils craignent d'être trop nombreux pour les places disponibles, et sur le marché du travail qui ne s'est pas étendu à la mesure des bras et des cerveaux prêts à y entrer. L'insécurité consécutive à la compétition risque d'entraîner des conditions favorables au conservatisme plus qu'au changement, à la préservation du statu quo plus qu'à l'esprit d'aventure, à la défense des intérêts acquis aux dépens de la poursuite de la justice sociale, au « carriérisme » plus qu'à l'engagement politique et social. (Rocher, 1973 : 74.)

Au moment où il écrivait ces lignes, Rocher était par ailleurs déjà engagé, en co-direction avec Pierre W. Bélanger, et en compagnie d'une large équipe de chercheurs des universités Laval et de Montréal, dans ce qui allait devenir, sous le nom d'ASOPE (Aspirations scolaires et orientations professionnelles des étudiants), la plus vaste enquête sur les jeunes de toute l'histoire de la sociologie québécoise. Paradoxalement, cette enquête longitudinale, dont la cueillette seule s'échelonna sur six ans (1972-1977), allait être menée durant une période marquée par une présence beaucoup plus silencieuse de jeunes et par un effacement graduel, à l'intérieur du débat sociologique, des questions

tion de révolution culturelle fait référence à un changement radical de contenu dans la pensée et la mentalité. Cette forme de révolution culturelle a connu sa réalisation la plus extrême en Chine récemment [...] Avec infiniment de raison, il faut le reconnaître, Mao-Tsé-Toung a compris qu'on ne pouvait pas construire une société nouvelle sans créer un homme nouveau. On ne peut révolutionner une société sans une profonde conversion morale, intellectuelle et j'oserais dire spirituelle de l'homme [...] Sous une forme atténuée, moins radicale mais peut-être aussi bruyante, une partie de la jeunesse américaine vit aussi une révolution culturelle... » (p. 178).

¹¹ Dans un texte faisant état des résultats d'une démarche d'entrevues de groupe auprès d'élèves du secondaire, à laquelle j'avais participé à cette époque, les deux grandes caractéristiques de la vision du monde des jeunes que nous avons été fort étonnés de rencontrer, tant nous étions alors encore imprégnés de l'esprit soixante-huitard, étaient (textuellement) « l'absence de vision utopique » et « la vision réaliste et pragmatique »; Léon Bernier, M. Mailhot, P. Pierre *et al.*, « Démarche d'analyse des valeurs et attitudes des étudiants de l'école secondaire », *Supplément aux Annales de l'ACFAS*, no 40, 1973.

relatives à la jeunesse comme conscience collective et comme groupement social. Sous la forme plus discrète du rapport de recherche et non plus de l'essai, la sociologie des jeunes, au Québec, allait connaître alors une toute autre phase, dominée par l'étude des clivages de classe et de sexe, et par l'analyse autant théorique qu'empirique de leur reproduction.

Bibliographie

- BERNIER, Léon, MAILHOT, P. et P. PIERRE (1973), « Démarche d'analyse des valeurs et attitudes des étudiants de l'école secondaire », *Supplément aux Annales de l'ACFAS*, no 40.
- DUCHASTEL, Jules (1969), *Socio-dynamique de la culture jeune*, mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université de Montréal.
- LAPASSADE, Georges (1963), *L'entrée dans la vie*, Paris, Éditions de Minuit.
- LAZURE, Jacques (1970), *La jeunesse du Québec en révolution*, Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- LAZURE, Jacques (1972), *L'association des jeunes Québécois*, Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- MARIER, Gérard (1967), « Les jeunes sont-ils à l'avant-garde du progrès de notre société », *Prospectives*, vol. 3, no 1, pp. 8-9.
- MEAD, Margaret (1971), *Le fossé des générations*, Paris, Denoël-Gonthier.
- RIOUX, Marcel (1966), « Force de frappe: la jeunesse du Québec », *Maintenant*, no 55-56, pp. 232-235.
- RIOUX, Marcel (1969), *Jeunesse et société contemporaine*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

RIOUX, Marcel et Robert SÉVIGNY (1967), *Les nouveaux citoyens. Enquête sociologique sur les jeunes du Québec*, Montréal, Service des publications de Radio-Canada.

ROCHER, Guy (1973), *Le Québec en mutation*, Montréal, Hurtubise HMH.

SÉVIGNY, Robert (1971), *L'expérience religieuse chez les jeunes*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

SZABO, Denis, GAGNÉ, D. et A. PARIZEAU (1972), *L'adolescent et la société*, Bruxelles, Dessart.

Fin du texte.